

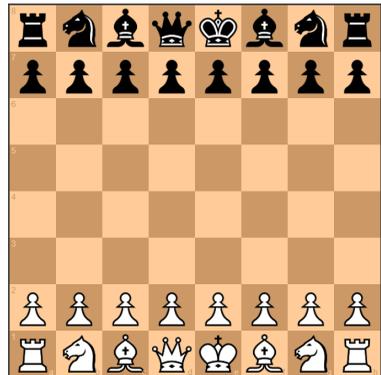
Préambule

Règles de base

La lecture de cet ouvrage ne requiert aucune connaissance particulière des échecs. Néanmoins, on ne peut appréhender la trajectoire du plus grand champion de cette discipline sans en connaître les fondamentaux. Bobby Fischer a appris les échecs en lisant les règles du petit jeu en plastique offert par sa sœur quand il n'avait que 6 ans. Peut-être que ces quelques lignes susciteront à leur tour des vocations.

Ce jeu, qui serait né dans le nord de l'Inde avant de se répandre en Asie centrale, et que certains estiment être davantage une science ou un art, oppose deux adversaires. L'un possède les pièces blanches, l'autre les noires. Les blancs débutent. C'est un

atout, car comme un serveur dans un match de tennis, celui qui joue le premier coup peut par conséquent imposer sa stratégie. Les statistiques récentes confirment ce léger avantage: les blancs bénéficient de 54% de chances de victoire finale, contre 46% pour les noirs. Les deux joueurs

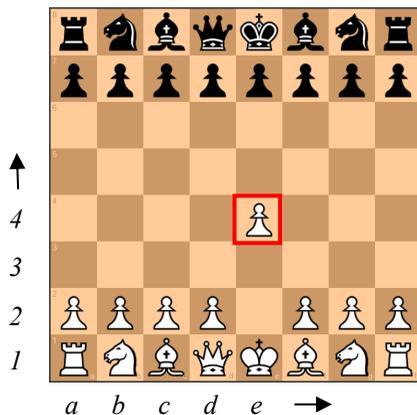


possèdent chacun 16 pièces, placées toujours au même endroit sur un échiquier de 64 cases (8 x 8) en début de partie. Ils vont ensuite déplacer leurs huit pions, leurs deux tours, leurs deux cavaliers, leurs deux fous ainsi que leur roi et leur reine en

respectant les caractéristiques particulières de chacune de ces pièces. Par exemple, les fous ne peuvent circuler qu'en diagonale alors que les tours peuvent avancer verticalement et horizontalement. La dame, elle, est capable de se mouvoir sans aucune contrainte tandis que le roi ne peut progresser que d'une case à la fois.

Le principe consiste à éliminer des pièces de son opposant pour prendre le contrôle de l'échiquier et, au final, se saisir du roi adverse. Quand ce dernier est vaincu, on dit qu'il est «échec et mat». Le match nul est décrété lorsqu'aucun des deux joueurs ne parvient à prendre le meilleur sur l'autre.

Ainsi que vous le constaterez dans le chapitre dédié au style de jeu du maître américain, les spécialistes nomment chacune des cases du jeu, de a à h (horizontalement) et de 1 à 8 (verticalement), toujours en partant des blancs. Ainsi dans l'exemple ci-dessous, le pion blanc est placé en e4. Il s'agit de l'ouverture préférée de Bobby Fischer.



Mais le génie américain ne s'est pas seulement contenté de disputer des parties dites «traditionnelles». Il a développé, au cours de sa carrière, une nouvelle variante du jeu, connu sous le nom anglais de *Fischer Random*, que l'on pourrait traduire par les «échecs aléatoires Fischer». Le principe est le suivant: l'emplacement initial des pièces de la première et de la dernière rangée est tiré au sort¹, et scrupuleusement identique pour les deux joueurs. Ainsi, les pions restent bien en place sur leur ligne tandis que les tours, fous, cavaliers ou rois peuvent être déplacées sur la gauche ou sur la droite, selon le résultat du tirage au sort. Il existe ainsi 960 positions initiales possibles.

Par cette variante, Bobby Fischer, qui a obtenu très tôt le statut de Grand Maître², entendait empêcher les parties préarrangées, contre lesquelles il luttera toute sa vie, tout en sublimant la créativité et la talent des joueurs. Il n'a toutefois pas été le premier à imaginer une telle règle³, même si sa popularité lui a permis de la faire connaître au plus grand nombre.

¹ La disposition des pièces obéit cependant à certaines règles, qu'il serait inutile de mentionner ici mais que vous pouvez trouver sur le site de référence chess.com, à l'onglet Chess Variants.

² L'appellation est réservée aux meilleurs joueurs du monde. Elle a été décernée pour la première fois en 1914 par le tsar Nicolas II.

³ La variante avait été mentionnée dans «Les cahiers de l'échiquier français» en 1928 sous le nom de «système Brunner».



Vertige du sommet

Le 1^{er} septembre 1972, un homme pressé quitte l'hôtel Saga de Reykjavik. Il se précipite au volant de sa voiture et prend la direction du sud-est de la ville. Il a un visage carré, surmonté d'épais sourcils et égayé par deux yeux brillants. Sa mine est celle, réjouie, de ceux qui ont une bonne nouvelle à annoncer et veulent la partager au plus vite. Le trajet qui le mène à l'hôtel Loftleidir ne prend que six minutes. Mais ce jour-là, il paraît interminable.

Quand Harry Benson, 43 ans, arrive au pied de l'immeuble, il s'engouffre dans le hall et rejoint la réception, demandant, exigeant presque, de pouvoir joindre par téléphone Bobby Fischer dans sa chambre. Lorsque ce dernier répond, Benson lui annonce que son adversaire, qu'il vient de croiser, déclare forfait. «Tu es le nouveau champion du monde des échecs», déclare le photographe du magazine Life. «Tu es sûr que c'est officiel?», hésite encore le joueur américain, incrédule. Il n'a que 29 ans, mais c'est comme s'il avait attendu cette récompense toute sa vie. Quand il apprend la confirmation de sa victoire, il dit simplement «ah, merci», puis raccroche. Bobby Fischer ne le sait pas encore, mais aucun jour du reste de sa vie ne sera plus heureux que celui-ci; aucun instant ne le comblera

du même bonheur, ni ne brillera du même métal. Il ne reviendra qu'une fois en Islande, et ce sera pour y mourir.

Sa victoire contre le Russe Boris Spassky est l'aboutissement de sa carrière, mais aussi celle de plusieurs mois de négociations avec les organisateurs de la compétition et le camp de son rival.

Le premier coup de Fischer lors de ce championnat du monde 1972 n'est pas sur l'échiquier mais en coulisses. Le 25 juin, s'estimant lésé par la prime et les recettes du match, il refuse de monter dans l'avion devant le mener en Islande. La compagnie aérienne avait pourtant accédé à toutes ses requêtes. Elle lui avait réservé une rangée entière et avait même rempli les réfrigérateurs d'orange afin que Bobby puisse y boire du jus d'orange pressé sous ses yeux.

Bien décidé à défendre ses intérêts financiers, le prodige américain refuse pourtant d'embarquer sur les vols suivants si bien que le soir du samedi 1^{er} juillet, date officielle de la cérémonie d'ouverture dans le somptueux théâtre national de la ville, il n'est pas à Reykjavik mais dans la maison des parents de son ami Anthony Saidy, à New-York. Deux événements vont cependant le faire changer d'avis et le persuader de voyager jusqu'en Islande pour y disputer ce que les médias appelleront «le match du siècle». Le premier est la promesse de Jim Slater de doubler le montant des gains⁴. Le second est un appel d'Henry Kissinger. Le conseiller à la sécurité nationale des

⁴ Le millionnaire britannique, amateur d'échecs et organisateur de tournois, ajoutera 125 000 dollars au prize money de la finale. Sur les 250 000 dollars en jeu, il est ainsi annoncé que 156 250 iront au vainqueur et 93 750 au finaliste malheureux.

Etats-Unis sait que l'honneur du pays est en jeu. Car la puissance américaine vacille. Les soldats US sont enlisés dans le borbier vietnamien. Et si la période de guerre froide est à la coexistence pacifique entre les deux blocs⁵, l'occasion est belle de redorer l'image de la nation, surtout que les Soviétiques ont la main mise sur le championnat du monde des échecs depuis 1947. Kissinger exhorte donc son compatriote par cette formule restée célèbre: «Le plus mauvais joueur d'échecs du monde s'adresse au meilleur». Puis il ajoute: «Le gouvernement des Etats-Unis vous souhaite bonne chance et je vous en souhaite autant.» Ces dix minutes de conversation transforment l'état d'esprit de Bobby. Elles lui donnent de nouvelles responsabilités, l'investissent d'une mission qui le dépasse désormais. Fischer n'est plus seulement un joueur d'échecs, mais «un soldat de la guerre froide prêt à défendre son pays»⁶.

Bobby et son secondant William Lombardy embarquent le 3 juillet à bord du vol 202A de la compagnie Icelandic Airlines. Leur vol décolle à 22h04 de l'aéroport John F. Kennedy et se dépose quatre heures plus tard sur l'île. Reykjavik apparaît alors comme le centre du monde. 50 millions de personnes ont les yeux rivés sur ce territoire de 200 000 habitants, rejeté loin des côtes américaines et presque oublié depuis que les avions à hélices n'y font plus escale sur la route de l'Atlantique nord. Journalistes⁷ et touristes affluent pour voir de près le combat sur

⁵ Fin mai, Richard Nixon et Leonid Brejnev ont signé le premier accord de limitation des armes nucléaires (le fameux accord Salt).

⁶ Expression employée par Frank Brady dans sa biographie «Fin de partie» consacrée à Bobby Fischer.

⁷ 200 journalistes et photographes sont accrédités pour l'évènement.

terrain neutre entre les deux superpuissances de la planète. Chaque pièce est symboliquement comme un missile pointé vers l'adversaire.

Sitôt après avoir posé le pied en Islande, Bobby se réfugie dans la première voiture du convoi qui lui a été affrété, ignorant la presse et les dignitaires venus l'accueillir. Il se rend directement dans la suite de trois pièces qui lui a été réservée à l'Hotel Loftleidir pour y dormir quelques heures.

Le tirage au sort avait été déplacé du 1^{er} au 4 juillet à midi pour satisfaire aux exigences de Bobby. Mais quand l'heure dite arrive, l'Américain n'est pas là. Il a envoyé son entraîneur William Lombardy, un prêtre catholique en soutane, pour le représenter. Moscou est furieux et réclame des excuses. Le camp américain s'y soustrait avec élégance dans une lettre qui se termine par ces mots à l'attention de Boris Spassky: «Vous êtes, je le sais, un sportif et un gentleman»⁸.

Tous les différends ne sont cependant pas réglés. Bobby vient d'inspecter le théâtre des opérations durant 1h30 et il a un certain nombre de requêtes –ce qui, chez lui, équivaut à des exigences. En résumé: rien ne va. L'échiquier est mal proportionné et ses cases trop contrastées, l'éclairage insuffisant et mal positionné, les caméras et spectateurs trop proches des joueurs.

⁸ Ce qui fera dire à Kortchnoi: «Les gentlemen ont peut-être du succès auprès des femmes mais aux échecs, ils perdent»

Les organisateurs font tout leur possible pour satisfaire aux demandes de Bobby et quand tout est prêt, le 11 juillet 1972, les deux joueurs font leur apparition sous les acclamations des 2300 spectateurs présents. Bobby porte une chemise blanche encadrée par un costume bleu marine. Il prend place en face de Boris Spassky (35 ans), le champion du monde en titre, un intellectuel soviétique de bonne réputation, quoique non-affilié au régime. Doté d'un caractère aimable et calme, on lui prête même beaucoup d'humour. C'est lui qui, ce 11 juillet à 17h précise, déplace la première pièce, avançant de deux cases son pion blanc pour le déposer délicatement sur d4.

La finale du championnat se dispute en 24 matches. Le principe est simple: le premier joueur à en remporter 13 est déclaré vainqueur. En cas d'égalité 12 à 12, le tenant du titre (Boris Spassky) garde sa couronne. C'est une possibilité qu'entrevoient les finalistes de 1972 car tous deux ont les armes pour mener leur adversaire dans ses derniers retranchements. Bobby redoutait d'ailleurs la défaite lors des mois précédant la rencontre. Il avait affronté Spassky cinq fois et ne l'avait jamais battu (3 revers et 2 nulles). Il ne laisse toutefois pas transparaître sa nervosité une fois en Islande. «Je pense que le match va être plié assez vite, ose-t-il. Je voudrai montrer aux Russes qui je suis. Ce que je vais adorer faire après ma victoire, c'est lire les magazines de leur pays et voir ce qu'ils disent de moi.»

Le premier duel est pourtant plus disputé que ne le présageait Fischer. La partie est serrée, indécise. Tout bascule au 29^e coup, quand l'Américain sacrifie son fou contre deux pions. L'assistance est stupéfaite. Sa manœuvre est-elle une grossière

erreur ou, au contraire, le début d'un mouvement magistral? La partie est ajournée au 41^e coup. Comme le veut le règlement, Spassky glisse dans une enveloppe l'indication du coup qu'il jouera dès la reprise puis la scelle et la tend à l'arbitre, Lothar Schmidt. Le lendemain, il s'impose. Et mène 1-0.

Ce premier match donne toutefois moins d'enseignements sur le rapport de forces entre les deux hommes que sur la détermination de Bobby à vouloir contrôler tout ce qui entoure le jeu. Deux fois durant le match, le challenger s'est plaint. D'abord pour exiger un jus d'orange plus frais et une assiette de skyr⁹. Ensuite pour ordonner le retrait d'une caméra en fond de scène. Dans les deux cas, Bobby obtint gain de cause, ce qui ne fit que renforcer son autorité.

Le lendemain matin, jeudi 13 juillet, l'Américain fait savoir aux organisateurs qu'il ne reprendra la compétition qu'à la condition que toutes les caméras soient retirées de la scène. Or la télévision a payé très cher les droits de retransmission. La requête lui est refusée, si bien qu'à 18h, Fischer devient le premier joueur de l'histoire à perdre un match du championnat du monde par forfait¹⁰. Bien décidé à ne rien se laisser dicter, il prévient ensuite qu'il ne jouera la troisième partie que si elle se dispute dans une petite arrière salle silencieuse. Spassky est en

⁹ Une spécialité laitière islandaise proche du yoghurt dont Bobby raffolera toute sa vie.

¹⁰ Conformément à l'article 5 du règlement, les joueurs ont une heure pour se présenter après le démarrage de la pendule, sans quoi ils sont disqualifiés.

confiance. Il est le tenant du titre, il est bien entouré¹¹ et reste sur quatre victoires consécutives contre Fischer (deux avant le championnat du monde, deux depuis son arrivée en Islande). Il accepte. Cette concession va précipiter sa défaite.

Penché sur l'échiquier dans une petite salle d'ordinaire réservée au tennis de table, Spassky semble déstabilisé. Les conditions de jeu ont beaucoup changé depuis la cérémonie d'ouverture avortée du 1^{er} juillet, et elles n'ont jamais été à son initiative, ni même en sa faveur. Il perd cette troisième partie. Le vent a tourné.

Fischer recolle au score puis prend la tête des opérations le 23 juillet, après une sixième partie remportée de main de maître. Il surprend son adversaire avec une ouverture inhabituelle avant de le surpasser méthodiquement. Spassky est si bouleversé par la démonstration qu'après avoir abandonné au 41^e coup, il se lève et applaudit son adversaire. Sonné, perdu, il est méconnaissable. Le 30 juillet, un écriteau posté à l'entrée de la salle annonce qu'il est malade. Bobby ne lâche pas son emprise. Et réclame une copie du certificat médical.

L'Américain garde un léger avantage au fil des parties suivantes. Le camp soviétique enrage. Et veut comprendre. Il mandate deux psychiatres pour observer Spassky discrètement mais rien, dans le comportement du tenant du titre, ne permet de déceler le moindre effondrement psychologique. Les suspicions

¹¹ Spassky bénéficiait d'une armée de personnes au service de son art, dont de Grands Maîtres et des conseillers en tous genres. Fischer, lui, se préparait le plus souvent seul.

se portent alors sur les Etats-Unis. Moscou les accuse d'avoir mis leur joueur sur écoute afin d'espionner ses séances d'analyses et de préparation. Ils prétendent même que Fischer se ferait aider par un ordinateur, ce qui est en contradiction avec la réputation de gentleman qui collait au joueur américain.

Le match se poursuit dans un contexte brûlant à l'extérieur. Mais dans la petite salle dans laquelle les deux hommes se font face, le silence est presque religieux. Les spectateurs sont calmes. Quand ils s'agitent, l'arbitre Lothar Schmidt commande un signal lumineux blanc et les lettres THÖGN ! (SILENCE !) scintillent dans les deux langues.

Fischer se contente désormais de maintenir sa proie sous son contrôle. Il attaque moins et calcule ses risques, mais ne dessert pas son étreinte pour autant, gardant un avantage de trois points après une série de parties nulles. Le camp soviétique est comme pris au piège. Il réagit le 22 août, peu avant la dernière semaine du match, en annonçant avoir «reçus certaines lettres mentionnant la présence dans l'auditorium de dispositifs électroniques et de substances chimiques destinées à influencer M. Spassky», en conséquence de quoi ils exigent que «l'auditorium et ce qu'il contient soit expertisé de toute urgence.» Policiers et scientifiques islandais débarquent en force pour effectuer tests et analyses. Les fauteuils sont radiographés, les lampes démontées. L'air de la salle est même examiné. Mais les experts mandatés ne trouvent rien d'autre que deux mouches mortes dans le système d'éclairage.

Plus rien désormais ne s'oppose au sacre de Bobby Fischer, qui devient le onzième champion du monde après la reddition de son adversaire. Il est 14h47 ce 1^{er} septembre 1972 quand le nouveau roi des échecs fait son apparition sur la scène du Laugardalshalle afin d'y signer la feuille de match. L'arbitre Lothar Schmidt s'éclaircit la voix et, solennellement, déclare: «Mesdames et messieurs, monsieur Spassky nous a communiqué son abandon à 12h50 par téléphone. Une voie légale et conforme à la tradition. Mr Fischer a remporté la partie numéro 21, et par conséquent le match.» Le score final est de 12,5 à 8,5¹² mais il ne dit rien de tout ce que représente ce succès pour l'Américain, qui avouera plus tard: «Quand je me suis réveillé le lendemain de mon titre, je me sentais différent, comme si on m'avait pris quelque chose.»

Il repart avec un chèque de 153 420 dollars, sans oublier de faire porter une lettre amicale à Boris Spassky et un paquet cadeau contenant un appareil photo en signe d'amitié.

A son retour à New York, les autorités lui ouvrent en grand les portes du célèbre «canyon des héros», lui proposant de défiler sous une pluie de serpentins comme, avant lui, Charles Lindbergh, Franklin Roosevelt ou les astronautes du programme Apollo. C'est que Bobby est une star acclamée de toutes parts. Il reçoit des centaines de lettres et de télégrammes de félicitations, parmi lesquels un message du président.

¹² Dans le détail : 7 victoires pour Fischer, 3 pour Spassky (dont le forfait du match 2) et 11 parties nulles

Cher Bobby,

Votre remarquable victoire à Reykjavik prouve de façon spectaculaire que vous dominez complètement le jeu le plus difficile et fascinant qui soit au monde. Le titre que vous venez de remporter est votre triomphe, et je suis heureux de joindre mes félicitations à celles de beaucoup de nos compatriotes, ainsi que mes meilleurs vœux pour le futur.

*Très cordialement,
Richard Nixon*

Bobby écarte toutefois poliment la perspective d'un cortège sur Broadway, préférant que la cérémonie se tienne sur les marches de l'hôtel de ville. Il y reçoit une médaille d'or des mains du maire John V. Lindsay, dans ce qui a été proclamé le «Bobby Fischer Day».

Tout sourire devant plus d'un millier de personnes, le roi ose ce trait d'humour: «Je tiens à démentir une vilaine rumeur qui circule et qui a été lancée de Moscou, je pense. C'est faux: Henry Kissinger ne me téléphonait pas la nuit pour me dire quoi jouer.» La foule éclate de rire, puis Bobby disparaît dans cette Amérique qu'il avait quitté en irascible outsider et retrouvé en champion du monde.